

**Yves Patrick AUGUSTIN**

**Mon île est une absente**

**Extraits**

Nul à l'horizon de mon exil. Nul.  
Entre ma soif et toi, la distance :  
Éternité de mon rêve au réel.  
Nul à l'horizon de mon exil,  
Même pas la chute d'une étoile,  
De l'étoile de ton nom.  
Je n'ose plus penser à la tendresse de ma flamme  
Sur le verre de tes joues car à la place de la tristesse,  
Le langage, en nuage mouvant de papillons déserte  
Tes lèvres.  
Comment romprais-je le silence, parlerais-je de ma douleur  
Quand l'image s'éloigne de mes mots plus brisés que mon âme?  
J'ouvre ma fenêtre sur la solitude.  
Dehors, le vent souffle avec délicatesse sur les ficelles  
D'une pluie d'automne, marionnette de larmes;  
Tricot de regrets muets.  
La nuit se réfugie sur mes joues,  
La lune se cloître dans ma nostalgie...  
Il fait un temps livide où l'angoisse m'attend  
A l'autre bout de mon voyage,  
Sur l'île apprivoisée par la douleur.

Je m'en vais dans le silence,  
Fixant le pays nu dans le rire des enfants  
Et l'éclosion du rêve dans l'innocence de leurs yeux.  
Ma patrie est une ombre dans la lumière,  
Un sanglot dans le départ,  
Un râle dans la brise.  
Comment la nommer quand le bonheur  
Est une terre interdite à nos mirages,  
Un lieu défendu à nos songes,  
Un vide dans notre lexique?

Je suis un exilé réfugié dans la tour de ton langage,  
Dans les incantations de l'aube ;  
Un homme qui regarde avec inquiétude  
Le corps assoiffé de la solitude et les motifs de l'absence  
Dans sa poésie.  
J'ai peur de m'inventer une terre dans l'âme froide  
D'un désert de neige  
Et ta tendresse au seuil d'une nouvelle saison  
Qui ne viendra jamais.

Tes pas estampillent mon cœur  
Et m'emprisonnent dans la nuit.  
L'attente de toi, guérira-t-elle ma blessure de ton absence,  
Brisera-t-elle ma solitude?  
J'aimerais tant te coucher dans la paume de mes mains,  
Pétrir ton souffle qui chatouille mes fleurs de saison rose,  
Boire la tendresse dans le ruisseau de ta bouche,  
Regarder le soleil se coucher sur ton corps,  
Ma ligne d'horizon.  
Solitude et absence...

Femme, je t'appelle où que tu sois,  
Dans la douceur du vent ou les entrailles de la terre,  
Laisse-moi te dire un mot, rien qu'un mot de cristal :  
« Je t'aime! »

Mais, dis-moi comment t'aimer quand le jour est mirage  
Et la nuit illusion? Dis-moi comment t'aimer quand  
Tout n'est rien qu'une étincelle dans le noir et  
Ta voix l'imaginaire d'une île qui meurt dans mon écriture?

J'ouvre mes mains pour une envolée de lumière,  
Pour une parcelle de toi en voyage dans mes songes,  
J'ouvre mes mains pour accueillir ton ombre,  
Ton corps jusqu'à l'horizon de ma soif.

J'ouvre mes yeux pour contempler dans ta tendresse  
Le paysage de mes errances,  
J'ouvre mon cœur à la musique de ton silence  
Pour que le néant devienne vie.  
Les météores n'emporteront plus dans leur chute  
Nos baisers de cristal,  
Le temps ne réduira plus en cendres  
L'éternité de nos étreintes :  
J'ouvre mes mots au poème de ton souffle  
Pour que je ressuscite,  
Reste.

Reste comme la main de l'aube qui se ferme sur ma plaie,  
Le bleu dans la vastitude de l'espace,  
Le parfum dans la fleur,  
Le mal qui me dévore.

Reste pour que je sois.

Je verse la solitude dans mon verre,  
Je scrute dans la nuit  
La quiétude des heures qui coulent en goutte de tristesse  
Sur mes lèvres.  
Dans le prisme de mes larmes d'itinérant,  
Je cherche les angles de l'exil et les baisers d'adieu  
D'une femme qui rêve sur les arcades de l'absence.  
Que longue est cette route d'errements,  
Interminable comme la mort!  
J'observe par la fenêtre les brisures d'une étoile  
Sur l'écharpe des nuages,  
Je revois l'enfance avec ses songes violacés  
Et ses hirondelles de mémoire  
Chantant la chanson triste des amours de cendre  
Et de poussière.

Au loin, sur le trottoir désert, la forme de ton corps  
Viendra occuper bientôt ce banc solitaire  
À la fermeture du bar. Dans mon ivresse, je chercherai  
Vainement à me saisir de toi, icône imaginaire...  
Quelle lune se lèvera sur mon chagrin

Plus infini que l'infini de mon attente?  
Quelle clarté m'indiquera le chemin où dort ma maison muette  
Avec les fragments de mes joies surannées?  
Laisse-moi m'en aller avec mon désespoir  
Et le chant d'un oiseau  
Indifférent à ma souffrance.

Je me suis éloigné du vide de la lumière  
Avec la lanterne de tes yeux dans mes souvenirs.  
Seule, tu éclaires toute une ville avec le cristal de tes regards  
En prisme de lune dans le noir.  
De rue en rue, je marche avec le lustre de tes prunelles  
Pour que le jour soit jour, pour que mes pas  
Ne s'éloignent pas de ton ombre, ô mon amour.  
Toi que j'ai aimée dans le premier matin de printemps  
Qui attire l'abeille, toi que j'ai créée dans la goutte de cristal  
Qui abreuve mes oeillets,  
Où allais-tu hier, l'air déchiré, les yeux en berne  
Dans l'allée seule?

Depuis que je t'ai rencontrée, je vois le monde tout autrement :  
Désormais, chaque chose a une âme  
Et chaque être, une histoire ;  
Derrière chaque aube, s'ouvre une femme qui est toi  
Telle une fleur indélébile ou un regret.  
Ô ma source plus vaste que ma soif,  
Reste encore un peu. Donne-moi une heure de ta lumière,  
Une heure dans laquelle je deviens autre accroché à ton épaule,

Une heure dans laquelle je m'abreuve de tes baisers en confettis.

Le temps s'évade sur ton visage en grain de sable

Et passe tel un oubli...

Donne-moi cette clarté de résurrection jusqu'à ce que

Nos ombres s'allongent sur la terre qui bouge,

Jusqu'à ce que l'espoir disparaît du souffle qui s'éteint.